

Saïd de l'Arbre
Hadrien Bels
Faïza Guène
Maïram Guissé
Ramsès Kefi
Salomé Kiner
Rachid Laïreche
Mathieu Palain
Faïza Zerouala

LE RETOUR DU ROI JIBRIL Les contes de la cité



L'ICONOCLASTE
ROMAN

23 h 10

Dans le hall, deux équipes se font face. D'un côté, Ibra, Francine et moi, le cul aplati sur les boîtes aux lettres balafrées. De l'autre, Deuf et Dahmane, leurs jambes droites calées contre le mur en briques, sur lequel trois araignées ont pris leurs aises. Bien que le hall soit dans le couloir de la mort, son sol est nickel. Le gardien continue le ménage comme si la tour pouvait encore obtenir une grâce et éviter la démolition.

Francine a divorcé en janvier d'un type qu'elle n'aimait plus. On ne remarque plus ses grands pieds : elle fait presque ma taille. Dahmane, aussi diaphane et maigre qu'avant, s'est marié en juin avec une adjointe à la mairie. Deuf a deux gamines, dont une qui me ressemble : elle ne dort jamais. La nuit, elle

dessine des animaux. Ibra a dû sortir cinq minutes, repousser une équipe en Crocs qui comptait squatter là. Des vingtenaires, qui tiennent leurs chichas comme des sceptres. L'un d'eux, torse nu, grignote des Frosties dans un paquet familial.

– Le hall est complet ce soir. Bougez.

Mon téléphone se met à sonner quand je commence à raconter comment moi, le Roi, je suis devenu CPE.

Yasmine?

Son numéro est dans le groupe WhatsApp – Le Retour du Roi – créé par Ibra. Je lui ai envoyé un message personnalisé, en scred, qui ferait un super titre de R'n'B. « Rejoins-moi Yasmine ». Ce n'est pas elle. *Putain*. Francine essaie de lire par-dessus mon épaule.

– Qui t'écrit des messages aussi longs? C'est ta Reine, le Roi?

– Quelle reine? C'est un pote à moi, Arthur, qu'on appelle le Gris, un Marseillais, lui aussi il avait un appareil photo quand il était gamin. J'ai bossé avec lui dans un collègue. Ce gars est un pur aventurier.

Les Gris

Un surnom se porte comme une tache sur un tee-shirt ou une bonne odeur de parfum. Au quartier, certains ont hérité de Cabinet, Cochon, le Rat, Bébé Croûte, Titus, Beaux Yeux ou Mouette. Ahmed et Arthur avaient aussi leur surnom et c'est Jahid, un toxico monté sur ressorts, qui le leur avait donné. Jahid était un homme pressé. Toxico, c'est un contre-la-montre. Il marchait vite, torse nu, un casque de walkman sur les oreilles, et avait toujours un sac, une ceinture, un parfum, une télé ou un fer à repasser à te vendre. Jahid n'était pas un toxico avec la peau bleue et la bave blanche au coin des lèvres. Non, lui, il ressemblait à une gravure égyptienne avec des cicatrices plein le visage et des muscles ciselés comme de la roche de calanque. Jahid courait derrière sa dose

de rabla mais prenait toujours le temps de te taper la bise avec ses pommettes luisantes d'after-shave.

Ce jour-là, Jahid s'est donc arrêté sur la place, il a craché sur le rap que les jeunes écoutaient, a chantonné *Africa* de Toto et a même filé son casque de walkman pour qu'ils écoutent « de la vraie musique ». Personne sur la place ne contredisait Jahid. Parce qu'on savait que, pour lui, c'était son escale avant de repartir vers un cambriolage, une arrachée de chaîne ou une piqûre dans un couloir qui ferme mal.

On était en plein mois d'août, Jahid reposait son épaule transpirante contre le lampadaire de la place. Son regard flottait sur Arthur et Ahmed en train de jouer au foot contre deux gamins de Noailles. Les enfants du centre-ville s'organisaient des matchs interquartiers avec quelques sous sur la table, genre cinquante ou cent francs. À l'époque c'était une somme, et les minots jouaient leur vie. Quand Arthur et Ahmed taquinaient le ballon, même si t'aimais pas le foot, t'étais obligé de regarder.

– C'est des phénomènes, ces petits, a fini par dire Jahid. Y vont tellement vite que quand tu les regardes t'as la vue, elle se brouille. Tu sais même

plus lequel est blanc, lequel est noir... Wallah, c'est des gris.

Sur la place, tout le monde a rigolé. Voilà comment Arthur et Ahmed sont devenus les Gris.

Les Gris habitent une rue qui n'est sur aucun plan. Une petite descente éclairée par un seul lampadaire et collée à l'Hôtel-Dieu, un hôpital abandonné depuis des années. Les immeubles de la rue de l'Abadie se penchent en avant pour te regarder de travers, et si tu lèves les yeux tu ne vois pas un bout de ciel. On ne l'emprunte pas, et même au quartier personne ne la connaît. D'ailleurs, quand le père d'Arthur se fait livrer une machine à laver, un canapé ou une pizza, ça finit toujours sur « ces incapables de livreurs marseillais qui ne veulent rien foutre », suivi d'un discours sur « cette ville dirigée par la pire classe politique qui puisse exister ». Le père d'Arthur passe sa vie à critiquer Marseille, mais serait triste dans une ville où tout fonctionne parfaitement. Quand les parents d'Arthur se sont installés au Panier, une génération crevait de l'héroïne, les murs du quartier portaient en lambeaux et leurs voisins prenaient leur douche avec l'eau du cantonnier. « C'était soit trois cents mètres carrés ici, soit un studio au Roucas-Blanc », dit souvent le père

d'Arthur, un prof de droit qui traverse le quartier en costume-cravate et serviette en cuir tanné. Ça fait son effet. Au Panier on l'appelle « l'Avocat ». Arthur n'a jamais rectifié. Dans un quartier, il vaut mieux être « avocat » que « professeur d'histoire du droit romain ». Arthur a vite compris que pour survivre dans la rue il fallait savoir raconter des histoires.

Au Panier, le père d'Ahmed, on ne le prend pas pour un avocat. Comme beaucoup de papas comoriens, il sue dans les arrière-cuisines des restaurants du Vieux-Port et remonte dans le quartier tard le soir, en tablier de commis, l'œil éteint. Le père d'Ahmed ne parle jamais et ne se fait rien livrer. Les pizzas, c'est lui qui les fait, au Joli Port, un resto tenu par un vieux Corse avec une panthère en or suspendue sur son torse plein de poils.

Les Gris grandissent l'un en face de l'autre. Quand Arthur ouvre la fenêtre de sa chambre avec mezzanine, bureau, console de jeux et posters de foot aux murs, l'odeur des samoussas de la mère d'Ahmed lui arrive dans les narines. Il voit ses trois sœurs plongeées dans leurs cahiers d'écolières et le corps de son père sur un matelas au sol. La famille d'Ahmed vit dans l'îlot de l'Abadie, un bidonville implanté dans

une patte d'oie comme une dent pourrie dans une mâchoire. Ce bâtiment rafistolé au fil de fer est tenu par un Portugais aux allures de vieux colon en short qui va mourir de la malaria à la première saison des pluies. Celui que tous les Comoriens appellent « Papa Sanches » est un homme très blanc, que l'on ne voit que la nuit, quand il vient récupérer ses enveloppes de billets auprès de familles sans papiers qui paient des fortunes en disant « merci merci » pour des taudis à partager avec les cafards et les rats. Un jour, le père d'Arthur a dit que ce Papa Sanches était une saloperie de marchand de sommeil. Arthur a trouvé que l'expression « marchand de sommeil » ressemblait à un titre de conte pour enfants.

Arthur et Ahmed font le même trajet pour aller à l'école maternelle des Moulins, mais leurs cartables restent à distance l'un de l'autre. Ahmed est né avec un pied bot et fournit un effort monstre pour rectifier sa démarche boiteuse. Ça ne l'empêche pas d'être l'enfant du quartier qui court le plus vite et personne ne se risque à se moquer de cette infirmité congénitale. Au Panier, tous les enfants de sa génération le craignent. Dans les maisons comoriennes, la consigne, c'est de ne pas se faire remarquer, pas

de vagues, quitte à laisser les embrouilles glisser sur son corps. Mais Ahmed n'est pas une eau calme. Il répond à l'insulte, sait faire mal et ne s'arrête que quand une bouche ou un nez sont colorés. À cinq ans, il a déjà une réputation de frappeur. Les grands le traînent même dans les quartiers voisins, Belsunce, les Carmes, Félix-Pyat ou Noailles, pour affronter d'autres jeunes. Un tête-à-tête entre deux minots est le moyen de régler un litige et Ahmed sort toujours gagnant de ces combats de coqs.

Au Panier, il est respecté, et dans la cour de l'école on ne voit que lui. Pour Arthur, c'est différent, et pendant les récréations, il reste vissé au banc comme un prisonnier politique dans une prison d'État. Un matin d'hiver où le mistral te rentre dans le col et le pantalon, Ahmed s'approche.

– Tu sais pas faire tes lacets ?

Arthur secoue la tête. Ahmed s'assoit à côté de lui.

– D'abord tu fais une boucle comme ça.

À partir de ce jour de vent glacial, les Gris ne se sont plus quittés. Ils ont scellé leur amitié avec un double nœud.

La mère d'Arthur est une femme de la culture. Elle passe son temps dans les vernissages d'expos d'art

contemporain à serrer des pinces, dire tout le bien qu'elle pense du travail d'artistes fauchés et se bouge pour leur trouver des résidences, des ateliers, obtenir des bourses ou des solutions de garde pour leurs enfants. Son père travaille deux jours par semaine, privilège de l'agrégé, et occupe le reste de sa semaine à construire sa maison sur quatre étages.

À la sortie de l'école, Arthur ne rentre pas directement dans cette baraque qui sent l'enduit, la sciure de bois et l'ennui. Il va chez Ahmed. Les Gris sont dans la même classe et font leurs devoirs ensemble. Ahmed est plus maths et Arthur plus français. C'est un parfait échange de procédés. Les devoirs pliés, ils vont se chercher une VHS au vidéoclub de la rue de la République, jettent un coup d'œil aux jaquettes de films pornos et finissent leur soirée devant des ninjas, des histoires d'exorcisme ou de vengeance bodybuildée, jusqu'à ce que la mère d'Arthur crie par la fenêtre : « Allez, ça suffit maintenant ! Viens te coucher ! » Et avant de s'endormir, allongés sur leur lit, fenêtres ouvertes, ils se rejouent, à voix haute, le film de leur journée jusqu'à que le vieux Pappalardo, un gros Italien qui gare sa voiture dans la rue comme si c'était son parking privé, leur hurle de fermer un

peu leur bouche, « demain y en a qui travaillent ». Et Ahmed répond toujours : « Arrête de mentir ! T'es trop vieux pour travailler. »

Pour ses huit ans, Arthur demande un appareil photo. Ses parents lui offrent un petit Fujifilm, sans trop y croire : l'objet finira probablement au fond d'une malle avec d'autres passions avortées. Mais Arthur s'accroche à cet appareil derrière lequel il cache ses taches de rousseur. Au début, il capture le beau : un coucher de soleil, les rares monuments marseillais et les mouettes dans le ciel. Sa mère regarde ses photos avec un air un peu accablé.

– On n'en fera pas un photographe... Mais ça lui servira sûrement.

Une fin d'après-midi, alors que les dernières lueurs du jour caressent les façades de la rue, Ahmed monte sur le rebord de sa fenêtre pour montrer à son ami sa tenue traditionnelle. Arthur saisit son appareil et le cadre. La peau d'Ahmed, éclairée par les rayons du soleil, est incandescente. Derrière, son père le menace, mais Ahmed reste souverain : le corps penché vers sa jambe la plus courte, il écarte les bras et jette à Arthur son sourire étranger au malheur. La mère d'Arthur dira « il est tellement beau ce gosse »,

en regardant le cliché. En s'éloignant, elle ajoutera «il est bien plus que beau». Arthur fait encadrer la photo et l'offre à son ami. Sur le coup, Ahmed ne sait pas trop quoi faire de cette image, qu'il cache sous son matelas.

Doucement, le quartier se transforme. Des panneaux de réhabilitation foncière apparaissent sur les façades d'immeubles et un petit train se met à monter des touristes dans le Panier. L'attraction tourne autour des places et serpente sous les fenêtres. Cinq fois par jour, ses haut-parleurs crachent l'histoire du quartier en français, en espagnol et en anglais. Les touristes visitent le quartier sans y poser un pied et regardent ses habitants comme s'ils passaient devant un aquarium. Au début, on insulte, on arrache des sacs et puis, doucement, on s'habitue à cette intrusion régulière. Au quartier vit Marco Trottinette, un artiste contemporain avec des tatouages de kalachnikov sur les avant-bras. On l'appelle comme ça parce qu'il détient le record du monde de vitesse en trottinette de la descente de la rue d'Aubagne, une des pistes noires de la ville, en plein quartier commerçant de Noailles. Marco Trottinette n'est pas un artiste à traîner dans les galeries d'art en suçant

des glaçons. C'est un pirate avec le petit sourire de l'imprévisible sous une parfaite moustache.

Le 14 juillet 1994, il réunit les enfants du quartier sur la place des Moulins et organise sa performance *On n'est pas des gobis*. Les Gris y participent. Comme les autres, ils se cachent derrière un arbre de la place et quand le petit train arrive, ils surgissent et le bombardent d'œufs et de farine. Les cris des touristes se mélangent aux rires d'Apaches des enfants du Panier. *On n'est pas des gobis* passe au journal national de 20 heures, coûte une centaine d'œufs, quelques kilos de farine et un procès à Trottinette. Mais offre aussi son premier job à Ahmed : le patron du petit train, un Belge avec une figure à pas lâcher son investissement, embauche le petit Comorien pour sécuriser son attraction. Tous les jours d'été, Ahmed avec sa patte folle court à côté du train, anticipe les vols et fait déplacer les voitures qui gênent le passage. Il gagne comme ça ses premiers sous, et propose à son patron un autre service. Ahmed a le sens des affaires. Le petit train du Panier est très demandé, et pour le prendre les touristes à casquette coagulent sur le Vieux-Port. Le touriste est un enfant qu'il faut occuper. Alors Ahmed fait venir Arthur et son appareil

photo au départ du petit train, devant la mairie, pour tirer le portrait de ces enfants gâtés. Cette petite attraction fait passer le temps plus vite et oublier les insulations. Une fois le train parti, Arthur cavale à la rue de la République, développe les pellicules et vend les clichés vingt francs pièce au retour.

C'est la mère d'Arthur qui avait raison. Cet appareil a bien servi à quelque chose. Les Gris gagnent de quoi s'acheter chaussures de foot, ballons, glaces et tournedos-frites. Mais ils attirent aussi les regards carnassiers. Un soir, en remontant vers le quartier les poches pleines, ils sont suivis par un groupe des Carmes, le quartier voisin. Arthur propose à Ahmed de courir. Mais son ami préfère se retourner pour faire face aux prédateurs. La bande s'adresse à Arthur.
– Donne l'appareil photo !

Ahmed les fixe un par un, comme pour leur dire qu'aujourd'hui ils sont cinq mais qu'un jour chacun sera seul face à lui, et il déclare.
– C'est le mien.

Les hyènes sont reparties sans rien dans la bouche et les Gris sont rentrés au Panier en silence. L'appareil photo d'Arthur lui pendait au cou. Mais il s'est demandé, ce soir-là, si c'était encore le sien.

Au milieu de l'été, Arthur est envoyé chez sa grand-mère, une comtesse désargentée roulant dans une Polo blanche aux odeurs de chien et de tabac froid. Avant d'aller prendre son train pour le Sud-Ouest, Arthur monte chez Ahmed, mais son ami n'est pas là. Il laisse à sa mère son appareil photo, pour qu'Ahmed puisse continuer à travailler avec. Arthur passe le mois d'août à suivre sa mamie sur toutes les tables de bridge de l'arrière-pays toulousain. Il embrasse des joues poudrées de vieilles aristocrates, se jette dans des piscines remplies de têtes blondes, et joue au tennis sur des terrains abandonnés, sans filet, vestiges d'une époque qui se meurt. Quand il rentre à Marseille, à la fin des vacances, il court jusqu'à sa chambre, ouvre ses volets et tombe sur une fenêtre murée de parpaings.

– On t'a laissé un paquet ! lui crie sa mère.

À l'intérieur d'une boîte à chaussures, son appareil photo et cinq cents francs.

Arthur a longtemps regardé ce mur gris où vivaient Ahmed et sa famille. C'est tout l'îlot l'Abadie que la ville avait mis en péril. Plus rien ne sortait de ce bâtiment. Plus aucune odeur de friture, d'épices. Plus de zouk love, de machines à coudre, de lits qui

grinçaient, d'ébats, de pleurs d'enfant, de portes qui claquaient, d'écoulements de chasses d'eau, de coups de spatule sur les casseroles, de disputes de couples et de mots d'amour dans cette langue qui l'avait longtemps bercé, comme une musique qu'il n'avait pas besoin de comprendre. Bien sûr, il a demandé à ses parents où Ahmed et sa famille avaient bien pu partir. Mais les réponses des adultes sont vagues, lâchées entre un repas à préparer, une facture à régler, une gamme de piano ou un livre à finir. « Ils ont sûrement déménagé dans les quartiers nord », comme les deux cents familles comoriennes du Panier des années 90. Son ami Ahmed est quelque part, plus loin, dans une cité plantée sur le dos malade de la ville.

Au Panier, les années 2000 servent d'entracte pour changer de décor. S'ouvrent des boutiques de souvenirs, petits créateurs, galeristes et bars à vins nature. De quoi remplir les valises à roulettes des croisiéristes et enjailler les locataires courte durée. Sur les places, des Amap distribuent des légumes bio et à la sortie des écoles l'accent marseillais prend la tasse. La rue de l'Abadie est recouverte de fresques street art signées avec des adresses de sites Internet. Pour finir, l'Hôtel-Dieu est transformé en un InterContinental

cinq étoiles d'où vont et viennent des taxis et des cars climatisés. Arthur a perdu sa couleur grise. Il reprend le prénom que lui a donné sa mère en hommage à ce poète mort à Marseille avec une jambe en moins.
« On grandit, on oublie », comme ils disent là-bas.

23 h 30

Soudain, Deuf coupe la parole au Roi Jibril en même temps qu'il remonte son survêt jusqu'aux genoux.

– Ton histoire de couleurs là, ça me rappelle les Bleus. Ibra, tu vois qui c'est?

Les Mota, un couple de retraités du bâtiment A, dont la passion était de balancer consciencieusement. Tous les premiers dimanches du mois, ils se rendaient aux abords du commissariat et intercalaient, entre les essuie-glace d'une voiture de flics, un rapport détaillé. Sur des feuilles agrafées étaient notés la date, l'heure et le nom de celles et ceux qu'ils soupçonnaient de transgresser la loi dans leur immeuble – et rien que dans leur immeuble.

À l'intérieur du comico, les policiers se fendaient la poire devant les caméras. Ils leur avaient trouvé

un surnom : les Bleus. À la Tortue, leur jusqu'au-boutisme a forcé le respect : ils auraient donné leur propre fils, qui vendait des parfums de contrebande... stockés chez eux. Ils...

Francine soupire de toutes ses forces.

– Pitié, Deuf, ta gueule avec ta vieille histoire. C'est quoi le rapport en plus? Jibril, finis, s'il te plaît.

Ma gorge est sèche. Erreur de débutant, il n'y a rien à boire. J'avale ma salive. *J'en étais où déjà?*

La suite des Gris

Quatre ans ont passé. Arthur fait son stage de collègue au César, un cinéma d'art et d'essai sur la place Castellane. Pendant une semaine, il s'occupe de la billetterie, place le public avec une petite lampe-torche et regarde *La Haine* et *La Cité des enfants perdus* en boucle. Minuit, Arthur sort de la dernière séance. Il est seul et le quai de la station Castellane résonne comme un ventre vide. Sa fine silhouette se reflète dans le défilement des vitres opaques du métro. Arthur nage dans un blouson en jean Newman avec un hélicoptère brodé dans le dos et ses boutons blancs colonisent un visage qui peine à quitter l'enfance. Il a sa carte Azur en main, l'abonnement mensuel des transports marseillais. Il en a déjà perdu deux et sa mère a pétié les plombs.

– Tu sais combien ça coûte? À la prochaine, tu te démerdes.

À l'intérieur de la rame, quelques têtes s'enfoncent dans les sièges en plastique orange vif. Le métro s'arrête à Estrangin, observe trois respirations, sonne. La porte se referme, mais au dernier moment une main la bloque, puis une autre et encore une autre. Ils sont quatre et partagent le même sourire inquietant, qui oscille entre l'amour et la rage. Ils parlent fort et leurs yeux vont vite. Arthur veut devenir cet animal qui se fond dans le décor. Ils s'assoient à côté de lui, prennent leur temps : la peur se déguste.

– T'es d'où? Fais voir ta carte Azur. T'as pas dix francs?

Mais un des jeunes, peau claire, casquette et yeux tirés en amande, sort « Laissez-le ! » et se tourne vers lui. « Tu te rappelles pas de moi? Ahmed. » Mais déjà c'est la station Vieux-Port. Arthur se lève et reste devant la porte de sortie, tenu par des jambes de coton. Sur son oreille gauche, les « Tu le connais d'où, ce paillot? », « Tu t'appelles Ahmed, toi, maintenant? », « Vous rendez fous, les Comoriens, avec vos prénoms ». Sur le quai, Arthur laisse le métro s'enfoncer dans le nord de la ville en soufflant son

courant d'air lourd et passe devant les aquariums de la station Vieux-Port. Il les a longtemps observés, ces poissons, se demandant s'il valait mieux être celui qui se cache derrière le rocher, celui qui suce la vitre ou l'autre qui tourne en rond comme un chasseur sans proie.

Son adolescence est une mer houleuse. Arthur est ce capitaine fou qui réclame une tempête. Au lycée, il tire sur une prof d'allemand avec un pistolet à billes, deale un peu de shit et vole des scooters. Les établissements marseillais se le refilent comme un bout de charbon ardent et il atterrit à Montgrand, le grand lycée du centre-ville. Grâce à une classe qui enseigne l'arabe en deuxième langue, Montgrand reçoit des élèves des quartiers nord. Dans ce mélange, Arthur peut à nouveau nager. À la fin d'une de ces journées où la concentration fout le camp, il est viré d'un cours d'économie. Arthur traîne sa carcasse satisfaite dans les couloirs vides du lycée et croise Sakia. Depuis le début de l'année, il la mate de loin, cette fille qui tire sur ses Marlboro, tape dans les mains, rit aux éclats et saute dans les airs à chaque blague de sa bande de copines toutes sorties d'un film de campus américain. Le soir, quand Arthur s'endort, il revoit

les tresses blondes de Sakia bouger au ralenti comme dans le clip *The Boy Is Mine* de Brandy et Monica.

Et ce jour-là, face à elle, dans le hall vide du lycée, il a un ticket gagnant dont il ne sait pas quoi faire. Sakia porte un survêtement Lacoste vert et une paire d'Air Max assorties. Arthur tétanise dans un sweat Polo Ralph Lauren blanc volé dans un magasin de la rue Paradis et une paire de Tod's en daim achetée à un ami de Noailles qui rapporte des contrefaçons de la frontière italienne. Elle passe, le frôle et laisse son effluve Trésor de Lancôme, qu'elle se fait sortir du Sephora rue Saint-Ferréol par une de ses cousines vendeuses. Il fait quelques mètres, se retourne, elle se retourne, elle se pince les lèvres, il rougit. Sakia n'a plus qu'à le cueillir. Elle s'occupe de tout et Arthur se laisse glisser dans cette relation comme dans un rêve qu'il a choisi depuis longtemps.

Ils s'embrassent pour la première fois dans le photomaton de la station de métro Vieux-Port, vieille technique d'emballage.

Tous les jours, ils se retrouvent devant la porte du lycée et creusent leur absentéisme pour fondre leurs lèvres sur la bouche de l'autre. Ils vont faire l'amour dans les parcs, au cinéma, dans les toilettes

publiques, où ils peuvent. Et la nuit, ils rentrent chez eux en gardant sur leurs doigts l'odeur de l'autre. Sakia est une gadji des Lauriers, un de ces vaisseaux de ciment en périphérie marseillaise, qui porte un nom de plante comme pour dire que tout repousse un jour.

Le week-end, Arthur prend le 32, ce bus qui plonge en apnée dans les quartiers nord. Pour l'apercevoir, choper un mot, un baiser, Arthur tourne autour de son bâtiment, se cache dans les cages d'escalier, attend sur les parkings des supermarchés, dans les caves ou sous les abribus. Le père de Sakia veille, mais elle trouve toujours le moyen de s'échapper. Elle passe par une fenêtre, va chercher du pain à la boulangerie des Oliviers ou rapporte un plat à la voisine. Rien n'arrête l'attraction. Plusieurs fois, son père l'a cherchée dans tout le quartier avec une ceinture dans la main. Il tient à sa réputation d'homme au front dépigmenté par ses cinq prières par jour. C'est que Sakia est l'aînée. Elle est promise au «grand mariage», tradition comorienne réservée aux premières filles et qui ouvre les portes du paradis communautaire. Le père a tout prévu avec le fils d'un cousin de la même île. Le jeune homme parle l'arabe couramment,

poursuit ses études de commerce international et dirige déjà la prière de quelques mosquées comoriennes. Le bon client, la bonne transaction. La pression est insoutenable mais Sakia s'accroche à Arthur. Son père la fout dehors avec un tee-shirt sale, un jean Diesel et une paire de claquettes abîmées.

Après un passage dans un foyer d'hébergement pour jeunes filles isolées, elle s'installe dans un petit appartement du père d'Arthur, au Panier. À dix-huit ans, elle a perdu ses frères, ses sœurs, sa mère et son père. Elle laisse derrière elle ces quartiers nord qui ne font pas les gros titres : la voisine tunisienne qui t'apporte son couscous, les moutons de l'Aïd qui broutent au pied de la cité, les matchs de foot du dimanche matin à encourager les gadjos du Merlan, toutes ces fêtes comoriennes, son groupe de danse hip-hop et ces soirées clips avec ses sœurs, à rêver qu'un mec comme Montell Jordan ou Tupac vienne les chercher dans une limousine blanche. Sakia nage maintenant dans une mer froide après un naufrage, avec Arthur pour bouée de sauvetage.

Le seul lien qu'elle garde avec sa communauté s'appelle Saïd, un oncle éloigné, de sa génération, qu'elle présente comme un confident.

– Lui il me comprend.

Celui que tout Marseille surnomme « le Vent » passe voir Sakia devant le lycée en Mercedes Classe C et quand il klaxonne elle accourt avec la légèreté de l'enfance retrouvée. Arthur ne voit cet oncle que de loin, derrière une vitre à moitié baissée et les yeux pris dans la teinte fumée d'une monture Cartier. La ville connaît la réputation du Vent, et, à chacune de ses apparitions devant la porte de Montgrand, les regards se remplissent de désir et de crainte. L'oncle est le premier Comorien à tenir un réseau de deal de cocaïne dans les quartiers nord. « Si c'est pas lui, c'est les autres », dit Sakia en parlant des Arabes et des Gitans des Cèdres, des Oliviers ou des Lilas, les vaisseaux voisins. On dit que le Vent fait couler le sang au Glock et à la kalach. Il a des soldats dans toutes les cités et il étend son empire sur les Flamands et la Busserine.

Arthur et Sakia jouent leur partition de jeune petit couple. Ils remplissent leur studio de meubles Ikea et d'un écran plat. Ils passent leurs week-ends dans des chaînes de restauration et des cinémas multiplexes de zone commerciale, devant des blockbusters et des seaux de pop-corn. Certains soirs, Sakia sort toute

seule «entre anciennes cops du lycée», pour décompresser. Arthur est content de s'en débarrasser et lui dit «bonne soirée» une manette de PlayStation entre les mains. Sakia va à La Fiesta, ce bar du cours Julien où on monte sur les tables après avoir bouffé de la friture congelée et bu trop de sangria. Une nuit, Arthur l'attend en fumant son quinzième pétard de la journée à la fenêtre. Un Range Rover noir s'arrête au bout de leur rue. À l'intérieur, il voit Sakia embrasser un homme avant de sortir de la voiture. Cette nuit-là, les voisins ont entendu les cris, les insultes et les explications menaçantes, Sakia maîtrise l'art de la contre-attaque. «C'est mon oncle, il était à La Fiesta, il m'a ramenée parce que c'est chaud de rentrer seule la nuit. Pendant que toi tu jouais à ta Play, là!», ou «Mais n'importe quoi! On s'est fait la bise. C'est mon oncle, oh, malade! Achète-toi des lunettes, Arthur, sérieux!». La dispute s'éteindra dans une forte étreinte d'aube. Les draps ensevelissent les doutes.

Un mois après, Sakia tombe enceinte. Les semaines qui suivent sont une épaisse fumée de tourments et de culpabilité religieuse. À la douzième, ils prennent rendez-vous à l'hôpital pour un avortement de

dernière minute. Le lendemain de l'intervention, Arthur passe à la Timone avec une rose, un paquet de Pépito et une canette d'Orangina chopée dans un distributeur automatique squatté par des mecs qui fument des clopes avec des perfusions plantées dans le bras. Ses pas le mènent vers cette impression de subir sa vie. Arrivé dans le couloir du service de gynécologie, il voit un homme sortir de la chambre de Sakia. Sa masse nerveuse disparaît derrière une porte à battants. Dans la chambre, Arthur trouve Sakia le visage plein de larmes. Face à Arthur, elle se reprend, mais lui, il veut savoir qui était ce visiteur nerveux. Sakia perd ses mots.

– Ah... lui? C'est mon oncle!

Arthur insiste.

– C'est lui qui t'a fait pleurer.

Mais Sakia se retourne.

– Vous m'enlevez mon enfant et vous me prenez la tête.

Arthur s'assoit dans un fauteuil en cuir bleu et sur ce «vous» que Sakia vient de lui sortir. Sur l'écran de télévision de la chambre passe *Le Juste Prix*. Et si cet enfant tiré du ventre de Sakia n'était pas le sien? Il a revu cette scène plusieurs fois. Le Range Rover, le

baiser et sa démarche de fille au bonheur éphémère. Il a repoussé l'idée comme un mauvais diagnostic médical. Autant vivre aveugle.

Une année passe et le couple s'enlise dans un ennui éclairé par le tube cathodique de leur télévision. Chaque samedi soir, Arthur et Sakia regardent des stars faire la promo de leur sortie d'album, de film, de livre et répondre à la question de Thierry Ardisson : « Est-ce que sucer c'est tromper ? »

Arthur finit par se réveiller, un peu tard, de cette jeunesse accidentée. Avec des ambitions lunaires de traumatisé crânien. Il veut faire les Beaux-Arts, ou une école de photo à Arles ou carrément la Fémis. Même dans son sommeil le plus profond, le bourgeois continue de rêver. Sakia prépare des concours de la fonction publique. Comme une grande partie de la ville, elle vise un poste à la mairie ou au conseil général. Le déterminisme de la fiche de paie et du crédit immo. Entre eux, l'amour se décharge trop vite, et c'est même plus la peine de changer la batterie. Régulièrement, de retour d'Espagne, du Maroc ou de la Côte d'Azur, Saïd le Vent réapparaît et s'engouffre dans les fissures du couple. À chaque SMS

reçu, le corps de Sakia se ranime, son visage s'éclaire et elle tourne son écran vers elle pour répondre. Arthur la voit partir de plus en plus régulièrement à des horaires impossibles. Rien n'arrête l'attraction. Elle revient de ces longs rendez-vous avec des mensonges à peine lavés par une douche. L'oncle lui laisse toujours des billets, des parfums, des montres ou des sacs à main de marque. Ces cadeaux planent comme des nuages au-dessus de leur relation et maintenant, dans la bouche de Sakia, son oncle n'est plus un vulgaire dealer mais un homme d'affaires. Il a une boîte de nuit, des bars à chicha et il a même acheté une pizzeria sur le Vieux-Port à son père, que le vieux a refusée – «son grand malheur», dit Sakia avec une empathie douteuse. Saïd le Vent est un de ces personnages dont on raconte l'histoire pour un peu la vivre. Mais pour Sakia, c'était la sienne et elle s'est arrêtée brusquement un soir d'automne sur la voie rapide entre les Arnavaux et Sainte-Marthe.

«Un jeune caïd de 22 ans d'origine comorienne tué de huit balles dans la tête.»

Le règlement de comptes fait la une du journal, entre une défaite de l'OM et une grève de dockers. Le lendemain, Sakia et Arthur sont dans un de ces

cafés sans âme du Vieux-Port. Un brouillard recouvre Notre-Dame de la Garde. Elle boit son café sucré et tire sur une clope trempée de chagrin.

– Ils ont tué Saïd.

Elle ne l'appelle plus «le Vent» ou «mon oncle». Arthur reste étranger à cette tristesse, soulagé par la mort de ce rival, ce souffle gênant. Sakia sort une feuille A4 pliée en quatre.

– C'est le faire-part de la cérémonie. Personne ne m'empêchera d'y aller.

Arthur attrape la feuille et la déplie. Dessus, quelques versets du Coran et la photo d'un enfant en tenue traditionnelle, debout sur le rebord d'une fenêtre, le corps légèrement incliné vers sa jambe la plus courte et jetant son sourire étranger au malheur. Bien plus que beau. Il retourne la page et lit: *Saïd-Ahmed Ahamada 1979-2002.*